



# Vertigineuse position

Don Luigi Giussani, *Le Défi de la foi chrétienne, Introduction*

*Le texte que nous proposons au passage charnière de notre parcours – où nous nous tournons vers le visage radieux du Christ – en résume les trois premiers chapitres. Il s'agissait avant tout d'une prise de conscience. Nous sommes aux prises avec un mystère, et toute notre vie est marquée à vif par notre position précaire, « vertigineuse », face à lui. L'homme qui affronte avec sérieux cette situation passe de la religiosité à la religion, tentant de « bâtir un pont vers le Ciel », d'entrer en communication avec le Mystère. Cependant, ces tentatives ne peuvent aboutir: elles appellent une révélation.*

## LE FACTEUR RELIGIEUX ET LA VIE

Aborder le christianisme signifie aborder un problème relatif au phénomène religieux. Ne pas avoir une conception étroite du christianisme dépend de la compréhension et de l'étendue des connaissances avec lesquelles chacun perçoit et considère le fait religieux en tant que tel.

Si, par conséquent, mon but est de situer l'émergence du christianisme, il convient alors de faire appel à quelques aspects décisifs du sens religieux en général. En quoi consiste le sens religieux ou la dimension religieuse de la vie ? En d'autres termes, en quoi consiste le contenu de l'expérience religieuse ? Le sens religieux, comme je l'ai développé ailleurs<sup>1</sup>, n'est rien d'autre que cette nature originaire de l'homme par laquelle il s'exprime entièrement par interrogations « ultimes », en cherchant la raison ultime de l'existence dans toutes les circonstances de la vie et dans toutes ses implications. C'est donc dans le sens religieux que s'exprime de manière appropriée ce niveau de la nature auquel celle-ci devient fondamentalement consciente du réel selon la totalité de ses facteurs ; et c'est à ce niveau que la nature peut dire « je », en reflétant potentiellement dans ce terme toute la réalité. Saint Thomas disait : « Anima est quodammodo omnia » (l'âme est en quelque sorte tout).

En ce sens, la dimension religieuse coïncide pour nous avec la dimension rationnelle, et le sens religieux avec la raison dans son aspect ultime et profond. Dans l'une de ses lettres quadragésimales, le cardinal Montini définit le sens religieux comme la « synthèse de l'esprit ». Toutes les forces de la nature qui poussent l'homme, donc toutes les phases de l'activité humaine - activité libre et consciente -, toutes ces phases dont l'élan originel pousse l'homme, sont déterminées, rendues possibles et réalisées grâce à cette force globale et totalisante qu'est le sens religieux. Ce dernier coïncide donc avec l'urgence d'un accomplissement total et d'une complétude : ainsi réside-t-il, caché mais déterminant, au cœur de chaque mouvement de la vie humaine qui résulte par conséquent de cette force plénière, du sens religieux.

a) Une réflexion sur le terme « Dieu ».

Au cours de l'histoire de la religiosité de l'homme, le terme « Dieu » ou « Seigneur » a désigné l'objet même du désir de connaissance de l'origine et du sens de la vie. Voici l'extrait d'un hymne égyptien, qui remonte à l'an 2000 av. J.-C. et qui s'adresse au Nil en tant que Seigneur, en tant qu'origine de toute la vie :

*Gloire à toi, père de la vie !  
Dieu secret sorti des ténèbres secrètes,  
Tu inondes les champs créés par le Soleil.  
Tu désaltères les troupeaux,  
Tu abreuves la terre.  
Route céleste, tu descends des hauteurs.  
Ami des blés, par qui croissent les graines.  
Dieu qui révèle, éclaire nos demeures<sup>2</sup> !*

De l'Égypte encore nous parvient un hymne, cette fois du XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui s'adresse à Akhenaton, le Soleil, dont nous citons quelques vers qui illustrent bien comment était vécu le lien du « Dieu » avec le vivant :

*Tu fais naître le fruit aux entrailles des  
femmes, tu mets la semence dans l'homme,  
tu nourris le fils dans le sein de sa mère, toi,  
nourrice dans le sein maternel ! (...)  
Le poussin de l'œuf piaule déjà dans la  
coquille et là, tu lui donnes le souffle  
afin qu'il reste en vie. Quand tu lui as donné  
force pour la briser, il sort,  
il court alors qu'il est éclos.(...)  
Comme multiples sont tes œuvres !  
O Toi, seul Dieu, à ton côté point n'en existe*



*d'autre !*

*Tu as créé la terre selon ton désir, toi seul, avec  
ses hommes, ses troupeaux ! (...)*

*Tu es dans mon cœur et nul ne te connaît, si ce  
n'est ton fils, le Roi<sup>3</sup>.*

Le terme « Dieu » coïncide alors pour le croyant avec le sens ultime et plénier impliqué dans tous les aspects du vivant. Il est le « cela » qui est à l'origine de toute chose, le « cela » vers lequel toute chose tend et dans lequel tout s'accomplit. Il est en somme ce qui donne un sens à la vie, ce en quoi la vie consiste et ce pour quoi elle existe.

Remarquons, cependant, qu'on ne peut demander à un athée de définir le concept de Dieu. C'est quelque chose qu'il faut saisir dans l'expérience de qui est familier de ce concept. Cela me rappelle une anecdote qui remonte à l'époque où j'enseignais au lycée. Lors d'une saison théâtrale, on jouait, au Petit Théâtre de Milan, *Le Diable et le Bon Dieu* de Jean-Paul Sartre. Et je me souviens que quelques élèves, particulièrement marqués par la pièce, répétaient à l'école, d'un air sardonique, certaines des répliques qui se rapportaient à Dieu. Je leur fis remarquer très tranquillement que ce qu'ils étaient en train de tourner en dérision était le Dieu de Sartre, autrement dit un Dieu qui pour moi n'était pas digne de foi, qui n'avait rien de commun avec ce en quoi je croyais. Je les exhortai à se demander si, par hasard, ce qui était mis en scène n'était pas « leur » Dieu, ou éventuellement ne correspondait pas à leur conception de Dieu.

b) Une réflexion sur la question qui implique une recherche minutieuse.

Nous ne pouvons pas ne pas rappeler que ce Dieu, cet objet auquel nous aspirons de tout notre être, que notre conscience et notre raison exigent, est comme une présence qui domine éternellement l'horizon humain, mais qui se situe pourtant toujours au-delà de celui-ci. Et plus l'homme intensifie sa recherche, plus cet horizon recule, se dérobe. C'est une expérience tellement inhérente à notre condition que si nous supposions l'existence d'un être humain sur notre planète dans un milliard de siècles, nous devrions admettre, en dépit de l'imprévisible diversité de ses conditions de vie, qu'il se poserait exactement la même question. J'ai rappelé cette éternelle situation de disproportion et d'inaccessibilité pour faire remarquer qu'elle facilite le surgissement dans la conscience de l'idée du mystère, c'est-à-dire la réalisation de ce que l'objet approprié à l'exigence existentielle est sans commune mesure avec la raison en tant que critère, avec la capacité d'évaluation de l'exigence elle-même. L'objet auquel l'homme aspire ne peut être ramené à aucune réalisation, à aucun objectif qu'il puisse at-

teindre. Une telle inaccessibilité est irréductible : plus l'homme avance et plus il devient évident que seul l'homme « ignorant » a la présomption d'arriver au but. Si l'on « n'ignore pas » le rapport de soi au réel, si l'on est « cultivé » au sens profond du terme, c'est-à-dire chercheur attentif, on se voit confronté à la dramatique disproportion précédemment décrite.

C'est pourquoi rien n'est plus important lorsqu'on aborde le thème de l'hypothèse d'une révélation chrétienne que de s'interroger sur la condition véritable de l'homme. Il serait impossible de saisir le message du Christ dans sa totalité si l'on ne saisissait pas, au préalable, la nature de ce dynamisme qui fait de l'être humain un humain. Le Christ se pose en réponse à ce que je suis « moi » et seule une prise de conscience attentive mais aussi tendre et aimante de moi-même peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître, à admirer, à vivre le Christ. Sans cette prise de conscience, même le nom de Jésus-Christ est vain.

#### LA VERTIGINEUSE CONDITION HUMAINE

Examinons plus attentivement la situation existentielle dans laquelle l'homme est contraint de vivre. Ce « Dieu », cette réalité qui est le fondement de notre raison de vivre, est, comme nous l'avons vu, le fondement de l'essence de la réalité et ce vers quoi sa manifestation tend continuellement. En tant qu'homme, je suis contraint de vivre toutes les étapes de ma vie dans le cadre étroit d'un horizon sur lequel une grande Inconnue plane, inaccessible.

Ce fait est d'autant plus dramatique que j'en suis conscient. Car si le comble de la sottise consiste à vivre dans la légèreté, il est évident que pour le sot les problèmes à cet égard diminuent. Donc moi, en toute conscience, je suis contraint par ma condition existentielle à franchir les étapes de ce destin vers lequel tout en moi tend, sans toutefois le connaître. Je sais qu'il existe parce qu'il est partie intégrante de mon dynamisme même. Le sens humain, la saveur de ce que j'éprouve, de ce que j'approuve ou de ce à quoi j'aboutis, dépend de ce destin, mais ce dernier reste un inconnu. L'homme conscient se rend ainsi compte que le sens de la réalité, autrement dit le contenu ultime de la raison, est une inconnue x incompréhensible, c'est-à-dire qu'on ne peut le découvrir au sein du processus d'investigation et de mémorisation de la raison. Il est ailleurs. À son apogée, la raison peut parvenir à en saisir l'existence, mais une fois l'apogée atteint, c'est comme si elle diminuait, elle ne peut aller plus loin. La perception de l'existence du mystère représente donc l'apogée de la raison. Mais, même dans cette impossibilité de parvenir à connaître ce



dont elle pressent l'existence et qui la concerne au plus haut point - il s'agit, en effet, du sens des choses, suprême intérêt -, la raison conserve sa structure d'exigence cognitive : elle voudrait connaître son destin. Il est vertigineux d'être contraint d'adhérer à quelque chose que l'on ne parvient pas à comprendre, que l'on ne peut saisir. C'est comme si tout mon être était suspendu à quelqu'un derrière moi dont je ne pourrais jamais voir le visage. « Vous croyez aussi à la pensée plus forte que l'absence ? » disait Schweitzer à l'infirmière dans la pièce de Gilbert Cesbron *Il est minuit docteur Schweitzer*.

C'est une condition vertigineuse que de devoir obéir à quelque chose dont je devine la présence mais que je ne vois pas, que je ne mesure pas, que je ne possède pas. Le destin, ou l'inconnu, convoque ma vie à elle-même à travers les choses, la condensation provisoire et éphémère des circonstances, et l'homme de raison, bien que dans l'impossibilité d'estimer ou de posséder cette inconnue, est de toute façon appelé à une activité qui consiste d'abord à prendre acte de sa condition, ensuite à adhérer de manière réaliste et dans chaque circonstance aux contingences existentielles, sans toutefois être en mesure de voir la charpente qui soutient le tout, le dessein dans lequel le sens prend corps. Quand, dans l'Ancien Testament, l'oracle de Dieu disait : « Car vos pensées ne sont pas mes pensées et mes voies ne sont pas vos voies » (Is 55,8), il rappelait les Israélites à cette disproportion qui dans la vie ne peut qu'apparaître comme une expérience de contradiction. L'homme a le sentiment qu'il est un être en marche vers l'inconnu, en adhérant à toute détermination, à chaque étape selon les circonstances qui se présentent à lui comme d'inévitables sollicitations, mais auxquelles, justement parce qu'il les reconnaît comme telles, il devrait dire oui avec toutes les ressources de son esprit et de son cœur sans « comprendre » : une précarité absolue, vertigineuse. L'homme finit par ne plus lui résister, même en admettant que l'on puisse cristalliser un instant théorique dans lequel il réussisse à prendre une position d'adhésion à cet inconnu qui le conduit. Cet instant « philosophique » de perception de la disproportion entre l'humain et le sens plénier des choses est bien illustré par les expressions que Platon emploie dans le *Timée* en parlant de l'auteur de l'univers : « Quant à l'auteur et père de cet univers, il est très difficile de le trouver et, après l'avoir trouvé, de le faire connaître à toute le monde<sup>4</sup>. » Ou encore : « Dieu est assez intelligent et assez puissant pour mêler plusieurs choses en une seule et, au rebours, dissoudre une seule chose en plusieurs, tandis qu'aucun homme. n'est capable à présent et ne le sera jamais à l'avenir de réaliser aucune de ces deux opérations<sup>5</sup>. »

Mais la pensée grecque rappelle l'invocation du poète indien Kabîr (1440-1518) :

*Ô ce mot mystérieux, comment pourrais-je le prononcer ?  
Oh comment puis-je dire : Il n'est pas comme ceci et Il n'est pas  
comme cela ?  
Si je dis qu'il est en moi, l'Univers a honte de mes paroles ;  
Si je dis qu'il est en dehors de moi, je mens.  
Des mondes inférieurs et extérieurs Il fait une indivisible unité ;  
Le conscient et l'inconscient sont les tabourets de ses pieds.  
Il n'est ni manifesté ni caché ; Il n'est ni révélé ni irrévélé.  
Il n'y a pas de mot pour dire ce qu'il est <sup>6</sup>.*

L'homme saisit un instant sa condition vertigineuse, mesure l'abîme qui le sépare de Dieu. Mais le souvenir de cette lucidité ne dure pas. Dans l'histoire humaine, on ne compte plus les témoignages de désarroi ou de ce sentiment de résignation impuissante que ce vertige, cet abîme impossible à combler, provoque dans l'homme, en tout lieu et de tout temps.

Les paroles tragiques que Sophocle fait prononcer à son protagoniste le roi Œdipe restent emblématiques : « Les hommes sont les jouets des dieux. Ils sont comme des mouches aux mains d'enfants cruels. Ils les tuent pour s'amuser<sup>7</sup>. » Et quand bien même l'on ne parviendrait pas à cette terrifiante affirmation du caractère énigmatique du destin, les interrogations, les doutes en la matière n'en sont que trop nombreux : ce à quoi l'homme peut parvenir par ses propres moyens dans le domaine du divin, du sens de la vie, semble toujours être un borborygme insalubre et parfois angoissant dans lequel il s'enfonce. Xénophane aurait dit à propos de la connaissance : « Dieu seul connaît la vérité » ; en revanche, « ce qui est la vérité, nul homme ne l'a connu et ne le connaîtra jamais au sujet des dieux... à supposer qu'il réussisse parfaitement à le dire, lui-même cependant ne le savait pas ; il n'est qu'opinion sur toutes choses<sup>8</sup> ». Et après Xénophane, Protagoras confessera en introduction d'une de ses Œuvres sur les dieux : « Des dieux, je ne puis savoir ni qu'ils existent, ni qu'ils n'existent pas, ni quels ils sont quant à leur forme ; car nombreux sont les obstacles à ce savoir : l'obscurité de la question et la brièveté de la vie humaine<sup>9</sup>. »

Plusieurs siècles après et dans un milieu complètement différent, n'est-ce pas le même égarement, quoique tempéré par la lueur d'une confiance initiale, qui apparaît dans la prière d'un poète mystique indien du XVII<sup>e</sup> siècle, Taukârâm ?



*« Faut-il s'expliquer encore mon Dieu ? Ne sais-tu donc pas tout de moi ? Décide ! Là je resterai. Mon esprit boite, je ne connais point de remède, sinon de déposer ma vie à tes pieds pour toujours. Jouir, renoncer sont des maux : que laisser, que garder ? Jamais je n'ai pu me décider. « Quand un enfant dans la forêt a perdu sa mère et manque à la rejoindre, alors, à Viththal, il pleure<sup>10</sup>. »*

Dans ce contexte, la figure d'Abraham domine. La Bible raconte que, lorsque l'Inconnu, qui pourtant s'était manifesté en lui promettant une grande postérité, lui demande de tuer ce fils qui lui avait été donné comme première réalisation de cette même promesse, c'est-à-dire quand l'Inconnu se présente au patriarche avec tout le poids de ses desseins mystérieux et provocateurs, il répond : « Me voici. » Et il s'en va cet étrange matin avec son fils vers un lieu qu'il ne connaît pas, pour une raison qu'il ignore, disposé à accomplir le sacrifice là où Dieu le lui indiquera, sacrifice qui par la volonté de Dieu ne sera pas exécuté. Abraham est, à cet instant, la figure paradigmatique de l'homme dans toute sa grandeur et sa dimension tragique, de l'homme pris dans ce vertige, aspiré par le tourbillon dans lequel le Mystère l'entraîne. Un vertige que l'on tente normalement d'oublier, un tourbillon auquel un homme ordinaire ne peut résister.

#### LA RAISON EN QUÊTE DE SOLUTIONS

Comment alors parvenir au but sans guide dans cette forêt ? Saint Thomas disait que, dans l'histoire, la raison humaine a atteint une parcelle de la vérité du divin seulement au travers de quelques grands personnages, après une longue recherche et non sans risques de graves erreurs. Pourtant, la raison est poussée par un élan structural à la recherche d'une solution. Je dirai même que, de par sa nature, la raison implique l'existence d'une solution. Voici un admirable extrait des Entretiens du stoïcien Épictète :

*« Rends grâce aux dieux de ce qu'ils t'ont placé au-dessus de toutes ces choses qu'ils n'ont même pas mises sous ta dépendance et de ce qu'ils t'ont rendu responsable de celles qui dépendent de toi (...). Si nous étions intelligents, que devrions-nous faire d'autre en public et en*

*privé, sinon chanter la divinité, la célébrer, énumérer tous ses bienfaits ? (...) Eh bien ? Puisque la plupart d'entre vous voulez être aveugles, ne fallait-il pas qu'il y eût quelqu'un pour tenir votre place et pour transmettre au nom de tous l'hymne, l'hymne de louange à Dieu ? Et que pourrais-je bien faire d'autre, moi, vieillard estropié, sinon chanter Dieu ? Si j'étais rossignol, j'accomplirais l'œuvre du rossignol ; si j'étais cygne, celle du cygne. Mais je suis un être raisonnable, je dois chanter Dieu : c'est là mon œuvre<sup>11</sup>. »*

Par conséquent, bien que l'homme ait démontré tout au long de son cheminement qu'il a perçu le sens de cette disproportion primordiale, l'ayant créée ou exprimé avec divers accents, il prouve cependant qu'il n'est pas capable de se la rappeler dans son mode de vie. L'homme se retrouve toujours confronté au désir d'infléchir le destin selon sa propre volonté, d'infléchir le sens ou la valeur de la vie à son gré.

#### Notes :

1 L. Giussani, *Le Sens religieux*, Paris, Fayard, 1988.

2 R. Caillois, J.-C. Lambert, *Trésor de la poésie universelle*, Paris, Gallimard, 1958, p. 160.

3 Ibid., pp. 162-163.

4 Timée, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, pp. 410-411.

5 Ibid., p. 446.

6 R. Caillois et J.-C. Lambert, op. cit., p.230.

7 cité in Charles MœLLER, *Sagesse grecque et paradoxe chrétien*, Université catholique de Louvain, Paris, Casterman, 1948, p. 68.

8 8. Cité in André MOTTE, « L'expression du sacré dans la religion grecque », in *L'expression du sacré dans les grandes religions*, vol. III, p. 232, coJ1. « Homo Religiosus », Publications du Centre d'histoire des religions, Louvain-la-Neuve, 1986.

9 Cité ibid., p. 235.

10 Cité in C. A. Keller, « Prière et mystique dans l'hindouisme », in *L'expérience de la prière dans les grandes religions*, Coll. Homo Religiosus, Publications du Centre d'Histoire des Religions, Louvain-la-Neuve, 1980, p. 346.

11 Cité in Marcel SIMON, « Prière du philosophe et prière chrétienne », in *L'Expérience de la prière dans les grandes religions*, op. cit., p. 213.